JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

JSFS

Nécrologie. Paul Juillerat. François Simiand

Journal de la société statistique de Paris, tome 76 (1935), p. 250-256

<http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1935__76__250_0>

© Société de statistique de Paris, 1935, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (http://www.numdam.org/conditions). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
http://www.numdam.org/

IV

NÉCROLOGIE

Paul JUILLERAT

M. Paul Juillerat, qui vient de disparaître le 9 mars 1935, âgé de quatre-vingt-un ans, fut le fonctionnaire conscient de la grandeur et de l'utilité de la fonction publique et sachant l'exercer, en s'oubliant lui-même, pour le bien de tous.

Si l'on considère en effet sa carrière administrative, volontairement limitée aux services d'hygiène de la Ville de Paris, il faut bien constater qu'elle fut, *au point de*

vue hiérarchique, d'une banalité et d'une lenteur à décourager les candidats les moins ambitieux.

Mais si l'on recherche l'œuvre poursuivie, on est frappé des résultats obtenus dans une situation si modeste par une foi ardente, par une ingéniosité sans cesse en éveil, par une méthode rigoureuse, par une inlassable et patiente persévérance. Chargé tout d'abord de l'application de la législation relative aux logements insalubres, il ne se borne pas à suivre avec conscience les constatations souvent douloureuses faites dans les anciens immeubles : il ne lui suffit pas de porter remède à des cas spéciaux : s'élevant à un degré plus élevé il rapproche les cas semblables et tire de leur comparaison des constatations d'ordre plus général : il met en lumière dans les choses de l'hygiène, au moyen de la statistique, des situations dangereuses pour la Cité.

C'est ainsi qu'en 1894, il entreprend l'organisation du Casier sanitaire des Maisons de Paris, où, avec des moyens réduits, mais au prix d'un effort personnel sans cesse renouvelé, il réunit les éléments d'une enquête minutieuse sur la mortalité dans ses rapports avec l'habitation, dégage devant les Pouvoirs publics la notion de l'ilôt insalubre, caractérisé notamment par une mortalité tuberculeuse très supérieure à la moyenne et commence la délimitation pratique de ces ilôts. Il inaugure dès lors un mouvement qui aboutira, longtemps après, à la condamnation des taudis et à leur remplacement par des logements clairs et sains.

Au cours de la guerre de 1914-1918, M. Juillerat, rappelé à l'activité administrative, eut à coordonner l'action des services techniques d'hygiène pour la défense de Paris contre les épidémies de toutes sortes menaçant la population et les résultats obtenus, malgré les circonstances périlleuses, témoignent de la sagacité des dispositions prises.

Cette action, pour être féconde, devait s'exercer non seulement vis-à-vis des Pouvoirs publics, mais encore sur la population elle-même, dont il fallait obtenir la coopération, malgré les préjugés et l'insouciance si répandus. M. Juillerat comprit la nécessité de l'éducation à entreprendre et s'y dévoua, en organisant, de 1908 à 1912, le Musée d'hygiène de la Ville de Paris, puis en y faisant des conférences ouvertes aux enfants des grandes classes des écoles primaires, aux sociétés d'enseignement post-scolaire, aux é èves des grandes écoles, enfin au public lui-même, qui assistait en nombre à des conférences sur l'hygiène faites le dimanche à 5 heures du soir!

M. Juillerat a su créer à l'Hôtel de Ville une tradition et former des élèves à ses méthodes scientifiques, en même temps qu'il leur insufflait sa foi profonde dans les progrès possibles de la santé publique. Ses travaux se sont poursuivis et il a eu la satisfaction de voir ses successeurs continuer son œuvre avec distinction et moissonner pieusement ce qu'il avait naguère semé.

Ce laborieux était un modeste, et il arriva même que d'autres se parèrent de ses mérites, sans qu'il protestât autrement que par l'ironie de son fin sourire devant les titres ronflants et la réclame étagée sur son œuvre démarquée.

Mais si l'Administration préfectorale semblait parfois oublier l'honneur que lui faisait M. Juillerat, le monde savant de France et de l'étranger connaissait très bien sa valeur. Les Académies des Sciences morales et politiques, de Médecine et des Sciences lui décernèrent à plusieurs reprises des récompenses enviées. Sa participation aux diverses expositions internationales était toujours appréciée des hygiénistes et était sanctionnée par des distinctions élevées. Son concours était sans cesse demandé pour les commissions et comités relatifs à l'hygiène, aux habitations à bon marché, à l'urbanisme, à la préservation de la tuberculose. Sa préférence s'est manifestée surtout pour la Commission des Logements insalubres de la Ville de Paris, dont il fut président de 1916 à 1925 et pour le Conseil départemental d'hygiène et de salubrité de la Seine, dont il fut le vice-président en 1919 et en 1928. L'autorité qu'il s'y était acquise était telle que le Conseil ne voulut jamais admettre que M. Juillerat cessât d'être des siens, même quand l'âge et la maladie vinrent à trahir sa volonté de travail et quand sa haute conscience le poussait à se retirer.

M. Juillerat, officier de la Légion d'honneur depuis 1922, appartenait depuis 1907 à la Société de Statistique de Paris.

Il fut présenté à la séance du 16 janvier 1907, sous les auspices de MM. Desroys du Roure et Cadoux, et, dès 1907, il présenta une série de rapports officiels sur la répartition de la tuberculose à Paris, résultant du dépouillement des casiers sanitaires établis par maison; une nouvelle communication sur le même sujet en 1912 fut particulièrement remarquée.

Il intervint souvent dans les discussions sur la population des villes; sur les élections législatives; le bilan de la tuberculose et de la syphilis en France, et ses observations, toujours parfaitement claires et pondérées, l'avaient fait estimer et aimer de tous.

Nous perdons en lui un collègue exquis dont le souvenir restera toujours dans nos cœurs.

GALLOT,
Directeur honoraire à la Préfecture de la Seine.

***

François SIMIAND.

La mort, en nous enlevant François Simiand, l'a brusquement livré à l'avenir. Ceux qui viendront après nous le connaîtront par ses livres, en dégageront sa personne : ils ne l'auront pas connu lui-même. Mais nous, qui l'avons vu se promener parmi nous, vivre au milieu de nous, en chair et en os, qui gardons dans les yeux son aspect physique, son sourire, et dans l'oreille le son de sa voix, comment ne nous tournerions nous pas vers le passé, pour replacer son œuvre dans sa vie? Notre douleur est profonde, de perdre un tel ami et le meilleur des maîtres; elle s'envelopperait volontiers dans le silence. Je n'hésite pas cependant à répondre à l'appel de notre cher Secrétaire général, M. Barriol. Simiand appartient à la Société de Statistique de Paris depuis 1907. Il est un des membres les plus anciens de notre Société. Il en a été Président en 1921. Ce fut un grand statisticien. C'est ici, dans ce *Journal* que j'ai vu souvent sur sa table, qu'il convient d'évoquer sa mémoire, au moment où il nous a été enlevé, et où le destin a mis un trait implacable au bas de son œuvre.

18 avril 1873-11 avril 1935 : entre ces deux dates s'encadre une vie qui fut consacrée tout entière à la réflexion et au travail scientifique. Ancien élève de l'École normale supérieure, ce jeune et très brillant philosophe, familiarisé, comme il le disait, avec « les méthodes conceptuelles », n'hésita guère cependant sur la voie où il devait s'engager. Après un séjour de trois années à la Fondation Thiers, il passa le concours de bibliothécaire du ministère du Commerce et du ministère du Travail. Il devait rester là de 1901 à 1914, jusqu'à la guerre. C'est là que je le revois le mieux, dans son bureau qui donnait sur la rue de Varenne, si peu bruyante. A ce moment, sous l'impulsion de Millerand, de Fontaine, de Lucien March, d'autres encore, un grand effort était accompli dans le domaine de la législation ouvrière, des réformes sociales, et, naturellement, on éprouvait le besoin de moyens d'information plus étendus et plus précis. La Statistique générale se réorganisait, s'adaptait aux conditions modernes qui mettent au premier plan les faits économiques. Simiand se trouvait ainsi placé d'emblée dans le milieu et comme dans l'observatoire le plus favorable à l'élaboration du travail qu'il projetait.

Il était de ce petit groupe qui, sous l'impulsion de Durkheim, constitua la première équipe de l'*Année sociologique*. Il y dirigeait la section : Sociologie économique, qu'il rédigeait seul d'abord, puis, à partir du tome IV, avec la collaboration d'Hubert Bourgin (la mienne et celle de Georges Bourgin, depuis, seulement, le tome IX) : classification, études critiques, comptes rendus, bibliographie : de sa rédaction personnelle, environ 280 études ou comptes rendus représentant plus de 800 pages, sur 1.500 environ consacrées au total, dans ces treize volumes (tomes I à XII, 1898

à 1907, à la science économique, 1927, tome I, nouvelle série) ait exercé. Ces nombres donnent une idée, mais bien imparfaite, de la somme de travail et de réflexion dépensée dans ces comptes rendus dont chacun contenait quelquefois en deux pages toute la substance d'un article. Simiand a réuni plus tard et publié en un petit volume, avec un des premiers articles qu'il ait écrits : *Déduction et observation psychologiques en économie sociale* (*Revue de Métaphysique et de Morale*, juillet 1899), plusieurs de ces études de l'*Année* (comme nous disions). C'est, essentiellement, de la critique constructive. Simiand y attaque, y poursuit dans leurs retranchements les économistes classiques, ceux de l'école libérale, ceux de l'école psychologique autrichienne, ceux de l'école mathématique. Mais, s'il se plaît à faire ressortir, avec une extrême précision dialectique, et sur un tour spirituel qui était bien sa marque, les contradictions où l'on arrive quand on ne demeure pas en contact avec les faits, et qu'on raisonne ou prétend raisonner sur des concepts vides de matière, il insiste bien plus volontiers sur les données d'observation qui se rencontrent (sans que leurs auteurs s'en doutent quelquefois) dans ces systèmes, il montre qu'ils sont moins bâtis en l'air que ne le croient ceux qui les ont édifiés : il en tire, comme conséquence, qu'il faut simplement étendre la base de faits sur laquelle on s'appuie, et reconnaître méthodiquement tous ceux qu'on invoque, et aussi tout ce qu'on néglige. Il reprochait aux économistes qui ont succédé à Adam Smith d'avoir singulièrement aminci, appauvri, par excès d'abstraction arti cielle, des conceptions qui, chez le maître, étaient bien plus chargées de matière et d'observation que chez ceux qui se réclamaient de lui. Défiance vis-à-vis du finalisme, des préoccupations normatives, qui font qu'on s'attache aux notions d'optimum et d'équilibre, au lieu d'examiner exactement ce qui est et tel qu'il se produit; préférence bien marquée et manifestée pour la méthode positive, l'observation et l'expérience, et attention incessante portée sur toute recherche et enquête qui témoigne que l'on a regardé des faits, au lieu de lire des livres, et qui nous apporte un résultat nouveau, qui nous apprend quelque chose : tel était l'enseignement que nous apportaient alors, non seulement l'*Année sociologique*, mais aussi les *Notes critiques* (*sciences sociales*), bulletin bibliographique et critique mensuel, qu'il a publié de 1900 à 1906, et dans lequel plus d'un de nous ont fait leurs premières armes.

Deux études, qu'il fit paraître à ce moment, l'une, limitée, mais dense et riche de substance, l'autre, étendue déjà, avec une abondance vite reconnue nécessaire de tableaux ingénieusement présentés, suivis et interprétés en détail dans le texte, et avec des graphiques qui témoignaient tout de suite d'une réelle maîtrise en ce genre, apportaient déjà la preuve que leur auteur ne se bornait pas à signaler les imperfections et lacunes dans les œuvres des autres, qu'il avait lui-même une âme de bâtisseur, et que ses murs, ses arceaux, ses voûtes, ses colonnes étaient de bonne matière et solidement étayés : *Essai sur le prix du charbon en France et au XIX^e siècle* (Mémoire de l'*Année sociologique*, tome V, 1902, p. 1-81); *Le Salaire des ouvriers des mines de charbon en France. Contribution à la théorie économique du salaire*, 1 vol., 520 p. in-8, 2 tableaux et 6 graphiques hors texte thèse de doctorat en droit (prix de thèse), 1904. Première œuvre de statistique de Simiand, et qui se révélait déjà imposante, par ses fondements et sa hauteur. Ces sujets paraissaient un peu spéciaux et terre à terre aux professeurs de philosophie. Mais la hardiesse de l'effort et les résultats atteints nous comblaient d'aise. J'exprimai mon enthousiasme juvénile en des termes peut-être excessifs, qui parurent tels en tout cas (peut-être à bon droit) à M. Colson : d'où une courte polémique, qui donna à Simiand lui-même l'occasion de préciser la méthode qu'il avait suivie et la portée de ses résultats (*Revue du Mois*, années 1908-1909).

La guerre interrompit son activité de savant. Elle marque, quant à son œuvre principale, le terme de la période de préparation et de lente élaboration. Elle devait, d'ailleurs, par les changements et perturbations qu'elle apporta dans la vie économique, être le point de départ, pour lui, de nouvelles observations et expériences dont se fortifiera sa thèse. Il fut bien placé pour les suivre. Mobilisé, comme officier du génie, en 1914-1915, il fut appelé, comme chef de cabinet, par Albert Thomas,

au sous-secrétariat d'État de l'artillerie et des munitions, puis au ministère de l'Armement et des Fabrications de guerre. Oualid et moi-même, qui l'avons suivi de près dans toute cette période, mais aussi tous ceux qui, à quelque occasion, l'ont alors approché, peuvent témoigner de l'effort remarquable et continu soutenu par lui, jusqu'au moment où, en septembre 1917, s'étant dépensé sans compter, il traversa une crise de santé assez grave, dont il ne se remit jamais entièrement. Il fut en effet déclaré, à ce moment, inapte au service en campagne.

Secrétaire, pour la France, du Comité interallié de Statistique des fabrications de guerre (1918-1919), puis du Comité de statistique des matières premières au Conseil suprême économique (février-avril 1919), il continua, dans ces fonctions, la même tâche que pendant la guerre. Le ministère de l'Armement était devenu peu à peu, sous l'impulsion d'Albert Thomas, le centre directeur de toute la production française : tout un ensemble d'ententes industrielles, nationales et interalliées, s'étaient construites autour de ce centre. Simiand regrettait qu'avec la paix elles eussent disparu ou fussent en train de disparaître, et s'efforçait, autant qu'il dépendait de lui, de préserver ce qui en pouvait demeurer, et d'en maintenir la tradition et l'esprit.

Répondant à l'appel de M. Millerand, il accepta une nouvelle et lourde charge, à laquelle il pensait qu'il était de son devoir de ne pas se dérober. Il fut directeur du Travail, de la Législation ouvrière et des Assurances sociales, au Commissariat général de la République à Strasbourg, d'avril 1919 à octobre 1920.

C'est ensuite seulement que s'ouvre la troisième période de sa vie, pendant laquelle il achèvera et publiera l'essentiel de son œuvre, et enseignera au Conservatoire national des Arts et Métiers (chaire d'organisation du travail et associations ouvrières, 1919-1923; chaire d'économie politique, 1923-1933), avant d'être nommé (en 1932), professeur au Collège de France (chaire d'histoire du travail).

Ajoutons que, de 1910 jusqu'à sa mort, il a enseigné à l'École pratique des Hautes études, d'abord l'Histoire des doctrines économiques, puis, comme directeur d'études, à partir de 1924, l'Histoire et la statistique économiques.

A partir de ce moment, on peut bien dire qu'il nous appartient.

Déjà en 1908, il avait donné à notre Société une remarquable communication sur les salaires des ouvriers des mines de charbon en France, puis en 1911 un travail fort important sur le coefficient de risque professionnel de chômage d'après les derniers recensements français.

Il intervenait souvent dans nos débats et il faut rappeler de véritables communications sur les procédés employés pour étudier les mouvements des salaires, sur les valeurs immobilières des territoires envahis et bien d'autres.

Membre de l'Institut international de Statistique, il avait fourni de nombreux travaux à chacune des sessions, en particulier rappelons son rapport de 1912 sur le mouvement des prix dans l'Europe occidentale du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle, qu'il avait poussé jusqu'au XIX^e^ siècle en 1932, dans une communication qu'il fit ici-même.

Appelé à la présidence de la Société de Statistique de Paris pour l'année 1921, il prit comme thème de l'allocution d'usage, prononcée à son entrée en fonctions : *la Statistique comme moyen d'expérimentation et de preuve* (publiée depuis, assez peu modifiée, sous le titre : *Statistique et Expérience. Remarques de méthode*, chez Marcel Rivière, 1922)

Simiand voyait dans la statistique l'équivalent de la méthode expérimentale des sciences physiques, mais dans un domaine où celle-ci ne pouvait s'appliquer telle quelle, si bien qu'elle appelait des précautions complémentaires dont il expliquait le nature et le rôle. Jamais, je crois, les principes de notre science n'avaient été formulés avec une telle rigueur, par un méthodologiste de grande classe, et appuyés d'exemples plus frappants et plus ingénieusement choisis.

Il était professeur dans l'âme. Je me souviens, quand il fut nommé à l'École des Hautes Études, avec quelle joie il m'écrivait : « Enfin! j'enseigne, je suis professeur, professeur! » On a pu s'étonner que cet esprit, cette pensée un peu ésotérique et difficile, ait exercé une telle emprise sur ses auditeurs du Conservatoire des

Arts et Métiers. C'est qu'il aimait ce public en grande partie populaire, et qu'il avait su s'adapter à lui. Ces techniciens de l'industrie et du commerce, ces ouvriers eux-mêmes, reconnaissaient en lui le bon artisan de science, et ne lui ménageaient pas leur attention et leur sympathie reconnaissante. On a remarqué que trois des meilleurs cours d'économie politique, qui aient été professés en France, celui de J. B. Say, de Blanqui l'aîné, et de Simiand, l'ont été dans cette vieille maison de la rue Saint-Martin. Ces *Cours d'économie politique* de Simiand ont été reproduits aur onéotype, sous une forme (quant à la présentation matérielle) assez imparfaite (trois volumes, reproduction autographiée, Éditions Domat-Montchrestien, 1929-1932), et sans les diagrammes et graphiques dont ils sont un commentaire perpétuel. Simiand songeait à les publier plus tard, en volumes imprimés, avec tout l'appareil des courbes et cartogrammes. Il faut espérer que ses amis feront ce qu'il voulait faire. Classification, choix et élaboration des données, solutions et perspectives, tout y est inspiré des théories nouvelles auxquelles Simiand s'était élevé, et qu'il allait présenter dans son grand ouvrage.

Celui-ci parut en 1932, sous le titre : *Le Salaire, l'Évolution sociale et la Monnaie. Essai de théorie expérimentale du salaire* (2 volumes de texte, et un de tableaux, diagrammes et annexes, chez Alcan). Les semailles, la maturation avaient été longues, puisqu'elles s'étendaient sur près de trente ans; mais la moisson était magnifique. En un sens, c'était une Somme de toutes nos connaissances sur les faits économiques et sociaux les plus divers. Appliquant une méthode purement empirique, et de statistique positive, l'auteur les passait tous en revue, sans se laisser guider par aucune idée préconçue. Mais il s'élevait insensiblement, à partir des faits, à une théorie inductive extrêmement neuve, riche et complexe, théorie de psychologie collective, marquant et mesurant l'action des tendances et représentations des groupes. Il mettait surtout en pleine lumière le rôle des représentations monétaires, de façon surtout à fonder des prévisions. On a souvent reproché aux économistes-statisticiens de n'avoir jamais rien su prévoir. Simiand, dès 1928, au moment où il achevait son livre, prévoyait que le monde allait entrer non pas dans une crise temporaire, mais dans une de ces périodes de resserrement de longue durée, dont il avait observé, dans le passé, l'alternance régulière avec de longues périodes de prospérité.

Certes, il n'était pas le premier à reconnaître qu'il y a des mouvements de longue durée. Mais une idée n'appartient qu'à celui qui a su la saisir et la développer dans toute son ampleur, et, surtout, qui l'a présentée avec un appareil de preuves suffisant pour qu'elle prenne place parmi les vérités scientifiques acquises. Dès maintenant, la théorie des phases A et B est devenue classique, avec les appellations mêmes que Simiand leur a données.

Prévoyait-il, à ce moment, qu'il avait encore peu de temps à lui? Je ne le crois pas. Il me disait, il y a quelques mois : « On croit que j'ai vidé mon sac, mais j'ai encore beaucoup à dire, bien des études théoriques à achever. » En tout cas, dans cette courte période, il publie à un rythme précipité. L'année même où paraît son dernier cours, et son grand ouvrage, il reprend et condense sa conception principale dans un petit livre : *Les fluctuations économiques à longue période et la crise mondiale* (Paris, Alcan, 1932). Il constate qu'elle s'applique exactement à l'évolution la plus récente. En même temps il montre, par des textes saisissants, à quel point tout se répète, et qu'autrefois on a réagi de la même manière, en présence de la même situation qu'aujourd'hui. La même année encore, il publie ses conférences à l'École des Hautes Études, sous le titre *: Recherches anciennes et nouvelles sur le mouvement des prix du XVI*e *au XIX*e *siècle* : ouvrage d'une étonnante érudition : il y retrouve, dans les trois siècles précédents, l'alternance des mêmes phases qu'il avait observées en celui-ci (Éditions Domat-Montchrestien, avec 16 diagrammes).

En 1934, nouveau livre : *Inflation et stabilisation alternée : le développement économique des États-Unis (des origines coloniales à ce jour)* (Domat-Montchrestien, 1934) qui reproduit une partie de son cours au Collège de France. Enfin, la même année, un mémoire entièrement original, et qui découvre peut-être sa pensée la plus pro-

fonde sur la nature de la valeur dans la vie économique : *La Monnaie, réalité sociale*, communication à l'Institut français de sociologie, dont il était le président, reproduit dans ce fascicule I des *Annales Sociologiques* (suite de l'*Année sociologique*), *Sociologie économique*, o la plupart des comptes rendus sont encore de lui.

Il était membre du Conseil supérieur de Statistique, et du Conseil national économique (Commission permanente) où il avait succédé à Charles Gide; membre de l'Institut international de Statistique, depuis 1923, et de commissions mixtes entre cet Institut et la Société des Nations ou le B. I. T.; membre de l'Institut scientifique de Recherches économiques; membre de la Royal economic Society (il prit la parole, à la réunion qui eut lieu à Londres, en avril 1934, à l'occasion du centenaire de cette société). Au travail de ces conseils, instituts, sociétés, il prit toujours une part active, par des rapports, des communications, des observations qui allaient toujours au fond. A tous les problèmes d'organisation pratique il appliquait la même réflexion scrupuleuse qu'à ses recherches de savant.

Il estimait qu'il ne faut rien négliger, aucune occasion de mieux connaître et de mieux comprendre, d'assurer un meilleur rendement à l'effort humain. Sévère, il l'était sans doute pour les autres, mais surtout pour lui-même. On lui a prêté quelquefois une attitude dédaigneuse et hautaine vis-à-vis des hommes. C'est Péguy, son ancien camarade à l'École normale, qui a écrit, rapportant un débat qui le mit aux prises, jadis, avec Lucien Herr, Léon Blum et Simiand, au sujet de la création des *Cahiers de la Quinzaine* (je cite ici de mémoire, m'attachant au sens) : « Simiand me dit : Alors, ce que tu veux faire, c'est une revue pour les imbéciles? et sa lèvre prenait ce pli ironique que nous connaissons bien, si méprisant, si redoutable pour tous les pauvres imbéciles que nous sommes. » Jugement malveillant et injuste. Si, lorsqu'il était très jeune, il a pu se montrer quelquefois distant et même un peu dur, la vie lui avait appris l'indulgence. Avec ses amis, il était exigeant, mais comme un maître avec ses disciples, parce qu'il attendait beaucoup d'eux. En revanche, à eux et à beaucoup d'autres, il n'a jamais refusé ses conseils et son aide efficace, il a prodigué son temps et sa peine. Peu d'hommes, en réalité, ont eu plus que lui le vrai sens social, le goût de la vie et du travail en groupe, parmi des amis, des camarades, des collaborateurs rassemblés autour d'une idée ou en vue d'une tâche commune. S'il s'isolait parfois et paraissait s'enfermer en lui-même, on s'apercevait bientôt que c'était pour mieux penser aux autres. Attitude de savant encore, capable de se plier aux disciplines nécessaires, et modeste parce qu'il mesure l'étendue de son ignorance, et qu'il sait bien que la science est avant tout une œuvre collective.

Ce fut un savant, dont toute la vie eut une ligne étonnamment droite. Jusqu'à ses derniers moments, il est demeuré sur la brèche, consacrant ce qui lui restait de forces à terminer, au Collège de France, son cours, le troisième, dont on publiera les dernières leçons, où il paraît s'être surpassé. Dans la masse volumineuse de ses papiers, nous avons trouvé une quantité déconcertante de courbes, toutes établies de sa main, toute une suite de diagrammes complexes. Qu'aurait-il tiré de tout cela? C'est un secret qu'il a emporté dans sa tombe, dans le caveau de famille où il a voulu reposer parmi les siens (il était fils d'un instituteur, et le plus jeune de neuf frères et sœurs, presque tous voués à l'enseignement), aux environs de Grenoble, au pied des montagnes qu'il a tant aimées.

Maurice HALBWACHS.